

La théorie darwinienne appliquée à la guerre ne se peut interpréter autrement.

N'est-ce pas, Monsieur Millerand?.....

Pourtant, la guerre n'a pas tué que des brutes et n'a pas épargné que des hommes de génie. Combien de nobles caractères, de cœurs généreux, de fastes cerveaux succombèrent sous ses atteintes; alors que tant de gredins, de fripouilles, de lâches et d'habiles truqueurs surent si bien se soustraire à ses coups, empêcher ses bénéfices et se réserver le rôle avantageux d'approuver ses victimes, en célébrant, sans rire, leur désintéressement, leur noblesse et leur grandeur.

N'est-ce pas, Monsieur Loucheur?.....

Entre les pitoyables dupes de la guerre qui n'étaient pas toutes sans valeur; et un Hervé, un Daudet, un Barrès, avec des milliers d'autres embusqués, profiteurs et excitateurs, dont on ne peut écrire les noms sans nausée, il est aisé de voir quels étaient les plus aptes à vivre. Mais qui donc oserait affirmer qu'ils étaient les plus dignes de la vie et que leur geste fût le plus beau?

Est-ce vous, Monsieur Clemenceau?.....

Il n'en demeure pas moins que, dans le grand combat général pour la vie, envisagé biologiquement et individuellement, *Vivre, c'est la victoire; mourir, c'est la défaite.*

LUX.



Achetez tous vos livres, toutes vos brochures à la
« Librairie des Vulgarisations ».

Le Chèque Postal permet de faire la commande et d'envoyer n'importe quelle somme pour 0 fr. 25 :
utilisez donc toujours le Chèque Postal, à notre compte : BIDAULT, 39, rue de Bretagne, Paris.
N° 239-02, c'est le moins coûteux et le plus certain.

Parasitisme Social

I

Le parasitisme est à la base de la biologie. Tous les organismes vivants se nourrissent d'organismes vivants et sont eux-mêmes la proie d'autres organismes vivants. Ils se dévorent réciproquement et ne vivent que les uns des autres.

La vie se mange elle-même; l'autophagie est sa loi générale, tempérée, en particulier, par la solidarité spécifique des espèces imposée par l'instinct de conservation.

Chaque espèce a ses parasites spéciaux, d'une espèce toujours différente; seule, l'humanité fait exception; car le parasite le plus dangereux pour l'homme, c'est l'homme.

Le fait est très connu et d'ailleurs évident. L'idée en fut émise depuis l'antiquité. Le vieux dicton : « *Homo homini lupus* », n'est pas d'aujourd'hui. (1)

Illusionnés par l'apparence et l'habitude, les hommes ne se voient pas tels qu'ils sont. Ils ignorent, de bonne foi, quel troupeau de bêtes méchantes ils forment, pris dans leur ensemble, et ne paraissent pas se souvenir que l'anthropophagie fut leur premier régime alimentaire.

En réalité, il n'est pas dans la nature d'engeance plus sanguinaire et plus cruelle. Elle seule a le triste privilège de pratiquer couramment l'autoparasitisme; et c'est bien là une des principales caractéristiques de cette espèce enragée dont la voracité ne respecte rien et s'attaque à tout, jusqu'à elle-même.

Où chercher les causes de cette exception, si ce n'est dans l'organisation autoritaire et hiérarchique des sociétés humaines et l'inégalité économique et sociale des individus qui les composent?

(1) L'homme est un loup pour l'homme. (Pensée de Plaute, poète latin. 250 ans av. J.-C.)

Le vieil antagonisme individuel, libre, égalitaire et franc des âges barbares ayant cédé la place à un antagonisme de classe réglementé et sournois; la lutte vitale en est devenue moins loyale et moins sincère quant à la forme, mais bien plus âpre et plus absolue quant au fond. Grâce aux lois sociales, l'anthropophagie primitive directe fut abandonnée en faveur d'une anthropophagie indirecte beaucoup plus perverse.

Les hommes ne se mangent plus comme autrefois; ils se mangent autrement, c'est-à-dire légalement.

Le parasitisme légal et social est la suite logique du parasitisme naturel. Partant, du simple cannibalisme de nos pères, il n'a fait qu'augmenter et se perfectionner en se transformant. Amplifié par le régime capitaliste qui s'y prête à merveille, il ne fut jamais si intense qu'aujourd'hui. C'est la plaie mortelle des sociétés modernes et c'est par là qu'elles périront.

II

Le parasitisme légal n'est pas un aussi grand progrès qu'on croit sur l'anthropophagie initiale dont il est le digne rejeton. L'anthropophagie innocente de l'enfance humaine, tempérée par l'égalité, ne put jamais s'étendre ni s'intensifier. La réciprocité possible du procédé le rendait inquiétant mais équitable; les inconvénients s'équilibraient. Tel qui projetait de manger le voisin était souvent mangé par lui. L'anthropophagie directe n'était pas un régime de tout repos. N'offrant que des avantages transitoires et précaires elle ne valait pas les risques qu'elle comportait. On dut, par égoïsme, y renoncer. Ainsi débuta la morale dans la société.

Mais si les hommes renoncèrent à se manger, ce ne fut, comme on voit, ni par délicatesse, ni par excès de scrupules. Ils abandonnèrent cette coutume naïve parce qu'elle n'assurait pas aux plus forts la certitude, la fixité et la sécurité de leur victoire.

En vérité, on en abandonna seulement la forme brutale, directe, libre et aléatoire, pour en conserver le fond réel, masqué de procédés doux, obliques et légaux, mais iniques. L'esclavage, le servage, le salariat et, en général, toutes les variétés de l'exploitation de l'homme

par l'homme, ne sont que des formes atténuées, déguisées et compliquées, mais plus fixes de l'anthropophagie des ancêtres. Le cannibalisme n'a pas disparu des sociétés modernes, comme on est tenté de le croire. Il a évolué; mais il existe toujours et s'est tellement transformé, que la plupart des hommes n'en ont même pas conscience et ne le reconnaissent pas sous les formes nouvelles de l'exploitation capitaliste.

Or, c'est là le danger. Avec l'anthropophagie primitive, on ne pouvait pas s'y tromper. Tout le monde attaquait et se défendait dans des conditions et des chances à peu près égales. Au hasard des succès et des revers, c'était chacun son tour d'être mangeur ou mangé.

Avec l'anthropophagie capitaliste, la lutte est équivoque, traîtresse et inégale. Les hommes se dévorent plus férocement que jamais; mais, comme ils n'en savent rien, ce sont toujours les mêmes qui sont mangés et les mêmes qui les mangent.

Voilà le progrès.

III

L'hypocrisie et la lâcheté sociales s'accroissent assez bien de cette forme de lutte insidieuse et menteuse, où l'égoïsme et la sottise de chacun se flattent, secrètement, d'échapper à la conséquence du principe tout en l'appliquant à autrui. En fait, les plus malins, les plus rusés, ont ainsi plus de chance de manger les autres et de n'en être pas mangés, que n'en avaient, jadis, les plus forts, dans la brousse ancestrale, où la souveraineté individuelle issue de la force physique était toujours contestée, combattue, et, finalement, vaincue.

La maîtrise sociale issue de la force capitaliste est bien plus implacable et plus certaine. Sans être absolument immuable et définitive, elle est beaucoup plus stable que la maîtrise individuelle de la force physique. Elle peut durer et se transmettre pendant plusieurs générations. Elle a surtout, pour les privilégiés qui en sont nantis, l'immense avantage d'être admise par ses propres victimes, dans l'espoir fallacieux où elles vivent

mort. Plus modestes, eux, se contentent pratiquement des bénéfices.

Après un bon repas, arrosé de vins généreux, dont la digestion chaleureuse prédispose au lyrisme, il est toujours avantageux et facile d'être belliqueux pour les autres. On ne risque rien à chanter ou déclamer, avec l'emphase convenable et convenue que : « *Mourir pour la Patrie c'est le sort le plus beau* » ; ou que : « *Demain, sur nos tombeaux, les blés seront plus beaux* ». En musique et en vers, ces choses-là sont sublimes et toujours applaudies par les gens bien pensants, bien bedonnants, qui n'ont rien à craindre de l'aventure. Mais, c'est une opinion de mangeurs après boire. Les mangés, moins repus, en ont forcément une autre.

V

Placé entre des tirs de barrages convergents, l'individu le plus débrouillard et le plus patriote doit finir par comprendre qu'il a peu de chance de s'en tirer en s'abritant derrière l'épaule d'un camarade. Ici, la ruse et l'hypocrisie des malins deviennent inutiles ; la force physique encore plus. Si l'individu est doué du moindre instinct vital, il sent alors, peut-être obscurément mais sûrement, qu'il est pris dans l'engrenage d'un système équivoque auquel il n'est pas absolument étranger, puisqu'il l'a admis tant qu'il croyait en profiter. Il sent aussi que ce système se retourne définitivement contre lui ; qu'il en est la victime et qu'il lui faut nécessairement mourir, vaincu par un adversaire mystérieux qu'il ne connaît pas, mais qui, cependant, est en train de le dépecer. Cet adversaire n'est pas celui d'en face contre lequel il lutte en proie lui-même au minotaure inconnu qui les dévore tous les deux. Pourtant, cet adversaire invisible existe quelque part.

Si l'individu est intelligent, il réfléchit : Que fait-il là, sur ce champ de carnage ? Qui donc l'y a envoyé et pourquoi y est-il alors que tant d'autres n'y sont pas ? Si peu qu'il ait de jugement, il doit comprendre que ceux qui n'y sont pas sont précisément ceux qui l'y ont envoyé et l'y maintiennent, et que c'est par eux et pour eux qu'il doit mourir.

de la pouvoir posséder à leur tour et d'en jouir, enfin, en l'appliquant aux autres, les vaincus de la lutte sociale, les plus pauvres, les plus faibles.

C'est ainsi que chacun admet le principe d'anthropophagie sociale représenté par le capitalisme et consent à être volé et mangé, en attendant le moment propice, mais douteux, où il pourra voler et manger les autres un peu plus qu'il ne l'est lui-même.

IV

En temps de paix, cette anthropophagie atténuée est, à la rigueur, tolérable. Tant que la vie des individus n'est menacée qu'en détail et absorbée partiellement, peu à peu, on se grignote mutuellement sans trop en souffrir, avec l'espoir de vaincre et de manger les autres, qui nourrissent envers vous les mêmes sentiments. Mais, dans la guerre, il n'en est plus de même. La lutte devenant plus intense, plus directe, la vie du plus grand nombre est brutalement et intégralement menacée. A ce moment décisif, c'est à qui défendra le mieux sa peau, en l'abritant derrière celle du voisin. C'est alors qu'on peut admirer les formes ingénieuses, hypocrites et respectables que l'anthropophagie sociale et patriotique affecte de revêtir. Quand il s'agit pour les candidats à l'hécatombe d'être sacrifiés et mangés d'un seul coup, pour assouvir l'appétit des plus forts ; les patriophages qui président à l'orgie nationale et distribuent les morceaux en se réservant les meilleurs, sont admirables d'habileté, de férocité et d'astuce.

Au nom de l'intérêt commun et du salut public qui servent de pavillon à leurs seuls intérêts particuliers, ils proclament l'union sacrée et font appel aux victimes en leur intimant l'ordre de s'immoler pour défendre les maîtres et tous leurs privilèges. Par un honorable euphémisme, ils appellent cela : mourir pour la Patrie, et prétendent qu'on ne peut envier un sort plus beau que celui de servir à engraisser les patriophages affamés de chair fraîche. Néanmoins, par une abnégation qui se comprend, ils laissent volontiers cet honneur aux naïfs et leur abandonnent généreusement, avec la gloire, la

Alors, par un enchaînement logique, une autre série de questions se pose à son esprit : Comment l'y ont-ils envoyé? D'où en tiennent-ils le droit, le pouvoir et la force? Et puis, question suprême: quelle en est la raison, quel intérêt ont-ils à ce qu'il meure?

Eh! oui. Quel intérêt a-t-on à égorger des hommes? Serait-il plus naïf de demander pourquoi on saigne les moutons?

VI

A chacune de ces questions, ce livre a répondu. La vérité brutale qui se dégage des réponses blessera sûrement les esprits habitués aux douceurs du mensonge. Nous comprenons l'étonnement et la réprobation que cette interprétation des rapports sociaux soulèvera chez beaucoup. Ceux qui se sentiront le mieux dépeints et s'y reconnaîtront ne seront pas les moins indignés. Peut-être seront-ils sincères? La bête humaine est si experte en l'art de mentir qu'elle n'excelle pas moins à se tromper qu'à tromper les autres.

Une chose est certaine : Tous les actes humains ont et doivent avoir un mobile intéressé et une raison utilitaire.

Derrière l'apparence il y a la réalité; derrière les grands mots il y a les petites choses; derrière la beauté des phrases et la majesté du décor il y a la laideur des ficelles et du truc. La loi de l'intérêt domine et dirige toute action vitale, intelligente et consciente. Les patriophages qui se recrutent dans les classes les plus instruites de la société savent raisonner, calculer, combiner et prévoir. Ce n'est pas pour l'unique plaisir du spectacle qu'ils font massacrer les patriotes de chaque pays les uns par les autres. Pourquoi est-ce donc?... C'est pour les manger!...

?...

Parfaitement!...

A travers les prétextes politiques, économiques et patriotiques qui dissimulent l'horrible ripaille; elle n'est que trop évidente pour ceux qui savent en pénétrer l'effroyable mystère. En vain l'hypocrisie humaine, en

se voilant la face, refuse de reconnaître l'évidence. Les faits sont là et leur réalisme brutal crève les yeux.

Malgré ses apparences compliquées, la guerre est un phénomène qui peut être facilement ramené à ses éléments les plus simples. La lutte semble se dérouler entre des peuples divers et nombreux. En réalité elle n'existe qu'entre deux classes d'humanité : d'un côté, les gouvernants; de l'autre, les gouvernés. Tous les gouvernants sont d'accord pour faire massacrer les gouvernés les uns par les autres et pour les manger. Car la guerre est l'éternel conflit, toujours pareil, entre mangeurs et mangés. Les mangeurs ne se font aucun mal entre eux. Les mangés ne se connaissent pas et ils se massacrent sur l'ordre et pour le profit des mangeurs qui les mènent.

La guerre est toujours l'œuvre et le triomphe des hommes de proie et de rapine qui dirigent les peuples.

Faut-il rappeler l'origine sanglante des fortunes criminelles faites de la ruine des peuples sacrifiés par leurs maîtres. Dans l'Europe entière, la guerre a coûté des centaines de milliards aux uns et elle a rapporté des centaines de milliards aux autres. Quels sont ces uns et quels sont ces autres? N'y a-t-il aucune corrélation entre la misère des premiers et la richesse des seconds?

Vingt millions d'hommes ont apporté le tribut de leur chair, de leur sang, de leur vie, pour que quelques centaines de milliers de privilégiés roublards puissent s'en gorger et s'en repaître de concert. N'y a-t-il aucune corrélation entre la destruction des premiers et la prospérité des seconds?

Par un accord tacite des gouvernants, on a prolongé la curée, afin qu'elle soit plus grasse et plus copieuse; et, les chefs des pays vaincus n'ont pas moins profité de la mort de leurs sujets que les chefs des pays vainqueurs. Un Hugo Stinnes vaut un Loucheur. L'un n'a pas mangé moins d'Allemands que l'autre de Français.

Si la lâcheté collective peut momentanément couvrir les assassins et les voleurs sous la protection de ses lois, elle ne peut pas empêcher qu'on les connaisse, qu'on les flétrisse et que la vérité vengeresse les montre au doigt.

Croit-on, en France, que le milliards de M. Loucheur et les centaines de millions récoltés par les autres mercantis de la guerre n'ont aucun rapport de cause à effet avec les quinze cent mille morts et les quinze cent mille mutilés de la guerre? Qui calculera ce qu'il a fallu d'hectolitres de sang pour réaliser ce milliard et ces millions? Qui dira combien de vies humaines, de souffrances, de misères, de larmes, de désespoirs entrèrent dans la composition des scandaleuses fortunes que les *promoteurs et profiteurs de la guerre* ont soutirées des veines des peuples saignés à blanc?

Et les hommes de proie et de rapine mènent toujours le troupeau. Les loups sont toujours bergers. Étonnez-vous, après cela, que les brebis soient mangées.

VII

Peut-on admettre que tous les exploiters et les meneurs de peuples, tous les sacrificateurs et les dévora-teurs de l'humanité, en un seul mot, tous les patriophages soient inconscients de la malignité de leurs actes? Certes, ils affectent d'être persuadés de l'efficacité providentielle et tutélaire de leur rôle. C'est toujours par amour des peuples qu'ils les rançonnent, les massacrent et les dévorent. Sous ce rapport, le loup affamé des forêts leur ressemble : Accroupi sur la proie qu'il vient d'atteindre, purléchant avec satisfaction ses babines imprégnées de sang tiède, enfonçant ses dents aiguës dans la chair encore palpitante et vivante de sa victime, il l'aime et s'en repaît délicieusement, sans se croire pour cela sanguinaire et féroce. Il s'applaudit, à sa manière, et se délecte paisiblement, dans la légitimité d'un acte qu'il saurait, au besoin, sans être avocat comme M. Millerand ou M. Poincaré, justifier par la meilleure des raisons : La raison du plus fort. Il n'a pas plus de remords que M. Clemenceau sauvant la France en la ruinant, la massacrant, la dévorant au nom d'une classe de proie qu'il représentait et qu'il fallait bien nourrir puisqu'elle était la plus forte. N'est-ce pas logique avec la conception sociale et patriophagique moderne?

Les trois millions de patriotes massacrés ou mutilés, ont-ils vraiment le droit de se plaindre de la flatteuse mésaventure qui fit servir leur mort et leur souffrance à élaborer la fortune, la puissance et la vie d'une classe carnassière, dans laquelle, après tout, ils triomphent et revivent, comme triomphe et revit le modeste mouton dévoré par le loup puissant, dans lequel il doit revivre aussi, mais, en attendant, se dissoudre?

Cette métamorphose physiologique et cette métempychose sociale semblent très naturelles et excellentes à ceux qui en vivent. C'est probable. Le patriophage et le loup ne s'en plaignent pas. Reste à savoir si le mouton et le « poilu » — même inconnu — en sont aussi fêrus.

VIII

Il est certain que tous les gouvernants et les chefs, profiteurs de la guerre, se considèrent comme légitimement qualifiés pour bénéficier du sacrifice de ses victimes, qui sont surtout les leurs. De même qu'ils considèrent les dites victimes comme légitimement qualifiées pour leur servir de pâture et de matière à profit. Ils ont parfaitement digéré les quinze cent mille cadavres dont ils ont su extraire le suc sous forme de milliards. Ils sont prêts à recommencer le banquet dès que les circonstances leur paraîtront favorables, pour le plus grand bien de ceux qu'ils admettent à l'honneur *d'être servis sur leurs tables*.

On peut, sur ce point, demander le sentiment des principaux patriophages déjà nommés, parmi les plus illustres, comme prototypes du genre.

Ils sont très fermement convaincus de représenter et *d'incarner la Patrie*. De fait, quand je vois comment ils la mangent et se l'incorporent sous toutes ses formes assimilables, j'avoue ne pas l'être moins qu'eux, mais peut-être, d'une autre manière. C'est pourquoi je leur décerne le titre de patriophage qui, dans la circonstance, est l'expression exacte et figurative d'un fait positif et précis.

Tous les chefs de peuples sont les parasites de ces peuples. Ils les mangent et en vivent. L'absorption et

l'assimilation des citoyens d'une même nation, les uns par les autres, est un phénomène de nutrition sociale dont le processus mystérieux, caché par les lois et les coutumes, n'apparaît pas dans toute sa crudité. Mais, c'est un fait patent et positif. Nous nous mangeons les uns les autres; et, naturellement, ce sont les plus gros qui mangent les petits; les plus forts qui mangent les faibles.

La Patrie, résumé symbolique de l'ensemble politique, physique et moral d'un peuple, est la substance dont se repaît, au propre, comme au figuré, la glotonnerie des gouvernants patriophages qui dirigent et digèrent ces peuples. En s'incorporant cette substance, ils la représentent et l'incarnent réellement, comme le loup sauvage incarne réellement le paisible mouton qu'il dévore et dont il se nourrit.

Mais le loup ne se repaît pas de loups. Naturellement! Ce serait trop difficile et dangereux. Les loups ne sont pas lupophages et ne se mangent pas entre eux.

Quant aux hommes, ils sont toujours et plus que jamais anthropophages. Ce que j'ai voulu démontrer.

Cependant, les loups ont encore une autre supériorité sur l'homme; elle est morale: Ils n'essaient pas de tromper leurs victimes en cherchant à les convaincre que leur devoir est de se laisser dévorer pour leur plus grand bien et celui des dévorateurs. Sur ce point, ils y vont carrément, ils les mangent, sans plus de façon, dédaigneux d'y ajouter le piment d'une apologie émue et reconnaissante.

On n'a jamais vu un loup, juché sur les ossements des moutons dont il fit sa pâture, haranguer les survivants du troupeau en célébrant, comme un exemple à suivre, le dévouement et l'abnégation des dociles brebis qui se laissèrent si héroïquement égorger, comme c'était leur devoir, pour satisfaire aux appétits voraces des bons loups, des grands loups qui incarnent, avec tant d'honneur et de profits, la patrie moutonnaire.

Et si jamais on avait pu voir un tel prodige, il est bien certain que les moutons, pour si bêtes qu'ils soient, n'eussent pas applaudi... comme les patriotes applaudissent leurs patriophages.

Les Morts Glorieux

I

Considérée biologiquement et individuellement, la seule victoire, c'est de vivre. *Vivre, c'est la victoire; mourir, c'est la défaite.*

Ceux qui meurent sur les champs de bataille sont enterrés pêle-mêle et pourrissent ensemble dans le même charnier, la même défaite et la même gloire. Car il n'en faut pas douter, les morts sont glorieux partout, même en Allemagne; c'est la récompense de leur défaite. Ainsi en décident les vivants. Par malheur, ils sont morts et, par conséquent, vaincus. Ainsi en décide la vie. Tous les honneurs qu'on peut leur rendre ne les ressusciteront pas. Il est certain qu'ils eussent préféré éviter ces hommages que les vivants leur décernent avec un empressement dont l'analyse n'ose décomposer la sincérité.

La rubrique « *Nos morts glorieux* », tant en France qu'en Allemagne, en Angleterre, en Italie, en Autriche et ailleurs, est une des plus belles formules de l'hypocrisie sociale. Savamment exploitée, par la presse bien pensante, qui y trouve son compte, elle est d'un rendement magnifique pour les gouvernants qui paient ainsi, en monnaie de singe, les avantages du pouvoir et les bénéfices de la guerre qu'ils doivent à la sottise et à l'abnégation des peuples.

Les « *morts glorieux* » sont un article spécialement avantageux. Après avoir exploité leur vie on exploite encore leur mort. C'est tout bénéfice.

Ils ne réclament rien, pas même la gloire qu'on leur octroie si généreusement. Pas un seul ne se plaint. Ils approuvent et sanctionnent invariablement, par leur silence forcé, la cause même de leur destruction avec une unanimité aussi absolue que compréhensible. Aussi il faut voir comme on use et abuse de leur mutisme pour leur faire dire ce qu'on veut.

C'est ainsi qu'un politicien sans vergogne, dont la spécialité est d'inaugurer les monuments funéraires des malheureux qu'il a fait massacrer, osa terminer un de ses innombrables discours par cette invocation qui fait rêver : « *Morts héroïques qui vous êtes battus pour la Patrie et le droit des peuples, comptez sur nous! Nous avons compris vos enseignements et nous serons fidèles à votre mémoire.* » (1).

Qu'est-ce à dire? serait-ce donc les « *morts héroïques* » qui ont voulu, préparé et déclaré la guerre; et serait-ce encore eux qui brûlent du désir de la recommencer? On le croirait à entendre ce discoureur.

Cette manière fantaisiste d'interpréter la volonté, les actes et les intentions des morts est, ma foi, très commode. On ne risque pas le démenti. Elle n'est pas, d'ailleurs, plus arbitraire ni plus révoltante que celle qu'on a mise à en disposer quand ils étaient vivants.

Quand ils vivaient, on ne se souciait pas autant de leur opinion et on ne les consultait guère, tant on était peu sûr de leur approbation. Maintenant qu'ils sont morts, on ne cesse de les faire parler. Et comment!

Il n'est pas douteux (*que les morts héroïques*) se sont battus tout bonnement parce qu'on les y a contraints et non pour la Patrie et le droit des peuples qui n'étaient pas en cause. Ils sont morts, bien malgré eux, sans vouloir enseigner quoi que ce soit à personne et ils n'ont plus à compter sur rien ni sur personne. Telle est la triste vérité qui correspond à la réalité des faits et proteste contre les mensonges impudents de ce bourreur de crâne officiel qui, après avoir forcé les vivants à mourir, n'est pas embarrassé pour forcer les morts à mentir.

II

Pourtant, on ne s'en tient pas là. Les seuls discours ne suffisent pas. On ne se contente pas de faire parler les morts; on les fait voyager. On exhume les cadavres; on les expédie dans toutes les directions, aux parents éplorés auxquels on a suggéré l'idée de les réclamer.

(1) Discours officiel prononcé à Void, 22 avril 1923.

C'était un beau gars plein de force et de vie qu'ils avaient donné. C'est une charogne qu'on leur renvoie. Ils s'en contentent et ne réclament pas plus que les morts. C'est à croire qu'ils ne pensent, ne sentent et ne vivent pas davantage.

Ainsi, après avoir rassemblé toute la jeunesse mâle d'un pays pour le massacre, après avoir procédé à l'abattage et au dépeçage de toute cette chair fraîche et vivante, après en avoir extrait la force et la vie qu'elle contenait, les équarisseurs de peuples peuvent se permettre de renvoyer les déchets, momifiés ou déliquescents, de cette viande morte, d'où elle venait, sans soulever d'autre sentiment qu'un fétichisme superstitieux et résigné qu'ils exploitent cyniquement.

« *Les glorieux morts* » brimbalés, bousculés, cahotés, transbordés, voyagent comme des colis, dans les mêmes wagons à bestiaux où on les empila vivants, naguère pour les mener à l'abattoir, pas beaucoup plus inertes au retour qu'ils ne l'étaient à l'aller. N'étaient-ils pas déjà des cadavres vivants, allant docilement au-devant d'un destin qu'ils pouvaient éviter s'ils avaient résisté?

III

Le « truc » des « *morts glorieux* » n'est pas exclusivement français. Tous les gouvernements le pratiquent systématiquement avec un ensemble qui prouve bien leur entente et leur complicité dans l'art d'amuser et d'abuser les peuples. C'est dans toute l'Europe que se déroulent les funèbres mascarades patriotiques, avec une pompe militaire théâtrale destinée à impressionner les populations et à les maintenir dans le respect et l'admiration du principe militariste qui les ruine et les décime.

Partout, les « *morts glorieux* » sont exposés et balladés triomphalement dans les rues, sur un char militaire pavoisé de drapeaux, avec un goût dont la grossièreté n'exclut pas le ridicule. On inaugure en leur honneur des monuments hideux. Et, les cérémonies macabres, ayant la douleur vaniteuse des familles comme complice, la curiosité des badauds comme cortège, sanc-

tifient, sous la présidence des assassins officiels, le grand crime de la guerre et proclament, en même temps, la gloire de la victime avec celle des bourreaux.

Le prêtre ignoble et lâche est de la fête. Il apporte à la solennité le sacrilège de son approbation et le blasphème de ses prières, bénissant, au même titre, massacreurs et massacrés. On peut voir, pour la circonstance, des panoplies de sabres et de baïonnettes, des faisceaux de fusils, des groupes de canons et de mitrailleuses, disposés à la porte des églises pour décorer les temples du Dieu de paix qui a dit : « *Tu ne tueras pas* ». (1)

Tel est le spectacle scandaleux et absurde qui s'étale dans tous les pays où on déplore les crimes de la guerre en glorifiant et en exaltant ses causes et ses auteurs.

IV

S'ils pouvaient parler, ces « *morts glorieux* » immolés à la cupidité, à l'hypocrisie, à la cruauté de leur époque; s'ils pouvaient parler autrement que par la bouche des gredins qui les ont menés où ils sont, on entendrait certainement d'autres paroles que celles qu'ils leur prêtent.

On imagine aisément ce que ces pauvres morts pourraient dire aux vivants qui les acclament si indécement :

« *De la gloire!... soit. C'est très beau... Mais nous n'en demandions pas tant. Et si vous la prenez si fort que ne nous laissez-vous l'honneur de célébrer la vôtre?* »

Mais les morts ne parlent pas. Ils ont perdu ce droit avec la vie qui les résumait tous. *Væ Victis!*

En revanche, ceux qui les firent mourir vivent et parlent pour eux, exprimant pour leur mort une admiration et une estime qu'ils eussent mieux fait d'accorder à leur vie. Ces éloges si suspects de la mort des

(1) A Nice, notamment, pour augmenter le prestige des cérémonies macabres et patriotiques, l'autorité militaire, d'accord avec l'autorité ecclésiastique, mobilisait tout un arsenal pour décorer le porche de l'église Notre-Dame, située avenue de la Victoire. Ce qui donnait au monument l'aspect d'une forteresse en défense.

autres, pour si habiles et si flatteurs que leurs auteurs les supposent, n'en sont pas moins d'une niaiserie lamentable. Ils laissent clairement transparaître le mépris ironique et profond qu'ils impliquent pour la vie de ceux qui en sont l'objet. Et, pour ceux qui en sentent et comprennent l'atroce tartufferie, il s'en dégage l'impression odieuse et révoltante d'une ignoble et cynique mystification.

Sans s'arrêter au mensonge des paroles, on peut voir, dans le fait, comment tous ces glorificateurs de la mort d'autrui ont respecté la vie de ceux dont ils encensent aujourd'hui les cadavres.

On peut voir aussi comment ceux qui pleurent les victimes ont su les protéger. Leur affection était-elle donc si faible qu'ils n'ont su que les abandonner à la mort sans rien tenter pour les défendre et les sauver? Y ont-ils seulement pensé? Non. Ils ont laissé faire. Et pour apaiser leur douleur et leur remord, ils se grisent, après coup, de l'ivresse malsaine de la gloire et du culte décevant de la mort.

V

Le culte de la mort est un outrage à la vie. Ceux qui aiment et respectent la mort ne peuvent aimer et respecter la vie. Ceux qui aiment et respectent la vie ont horreur de la mort. Ce sont deux sentiments opposés qui s'excluent mutuellement. Nous en avons la preuve flagrante dans le honteux spectacle offert par tous ces hypocrites admirateurs et profiteurs de la mort des autres, pour la vie desquels ils n'eurent aucune considération ni respect.

La nature vivante a l'horreur absolue de la mort et se refuse éperdument à ses étreintes. Elle n'en admet ni l'idée ni le fait. Tous les animaux s'éloignent avec indifférence et dégoût du cadavre des leurs, dans lequel ils ne sentent plus circuler le fluide ardent de la vie animatrice. Cette dépouille froide et inerte ne leur rappelle rien et n'est plus rien pour aucun de leurs sens. S'ils conservent la mémoire de l'être qu'elle représentait, c'est en quelque coin de leur obscure cervelle

qu'elle persiste. C'est dans leur cœur vivant qu'ils la font résider et non dans cet amas de matière organique en décomposition que leur impeccable instinct ne saurait assimiler ni confondre avec le pur souvenir de la vie.

Ah! certes, je comprends l'immense douleur d'un père, d'une mère, d'une épouse, devant les restes informes qui représentent à leurs yeux tout ce qui reste de l'être aimé en lequel leur être s'était fondu. C'est leur existence même, c'est leur cœur, c'est leur vie qui gisent là, dans ce cercueil affreux, recouvert de la gloire menteuse et meurtrière du drapeau national. Mais cette matière n'est plus rien et tous les regrets et les pleurs ne pourront la revivifier.

Ce n'est pas quand ils ne sont plus qu'il faut aimer les êtres, les honorer, les respecter; c'est quand ils vivent. Quand ils sont mort, c'est inutile. Ceux qui pleurent les morts oublient trop qu'il reste toujours des vivants à aimer.

VI

La douleur ostentatoire étalée publiquement dans les obsèques patriotiques est bien plus faite de vanité que de sensibilité. Ceux dont le chagrin est profond, sincère, réel, se gardent bien de le raviver en détarrant les morts dont ils entendent trop, en eux-mêmes, les sanglants reproches. Si les parents désespérés pouvaient au moins comprendre ce que leur crient ces débris lamentables, ces os brisés, ces chairs pourries, ils seraient moins enclins à en faire parade et leur conscience en serait épouvantée.

Oui, si le rythme de la vie revenant sur lui-même pouvait ranimer un instant toute la jeunesse en fleur que fût cette pourriture, on verrait se dresser tous ces spectres et on les entendrait clamer ces vérités atroces :

« O vous qui nous pleurez! vous auriez mieux fait de nous défendre et de nous protéger. Vous pleurez sur votre œuvre, car, si nous sommes ici, c'est à vous que nous le devons. A vos erreurs, à vos préjugés, à votre sot-

tise, à votre cruauté, à votre lâcheté, que nous partageons, hélas! puisque vous nous les aviez inculqués.

« Vous nous aviez donné la vie, mais nous n'avez pas su nous donner, en même temps, le moyen de la défendre et de la conserver. Pleurez donc sur vous-mêmes et sur vos propres fautes dont nous sommes les tristes victimes. Pleurez sur votre aveuglement et sur les résultats de votre propre ignorance; car, si profonde et si noire est votre superstition que, dans ces horribles simagrées, où vous croyez honorer des héros, vous ne voyez même pas que vous consacrez le principe homicide auquel nous fûmes sacrifiés.

« C'est le culte du sang et le rite exécrationnel du meurtre que vous célébrez. C'est la perpétuation du mystère antique des sacrifices humains que la criminelle humanité de tous les temps et de tous les pays n'a jamais cessé de pratiquer.

« Qu'importe que les victimes soient égorgées sur les autels d'Odin, de Baal, de Moloch, d'Hécate ou de la Patrie! C'est toujours au même principe mystique, hypocrite et féroce de votre imbécile égoïsme et de votre lâcheté collective que vous les immolez.

« Votre superstitieuse ignorance vous fait croire que ces holocaustes expiatoires ou propitiatoires sont indispensables à votre sécurité et profitables à vos intérêts, et c'est dans l'illusion de vous sauver que vous nous perdez. C'est toujours le sang innocent offert et répandu à profusion pour racheter les fautes des coupables. Et cette horrible transaction, ce marché infâme, n'est plus, ici, hélas! un symbole. C'est un fait terrifiant, une affreuse et indicible réalité. Nous payons, nous, les innocents, le crime perpétré par des malfaiteurs qui, après nous avoir sacrifiés à leurs intérêts, après avoir touché le prix du sang, de notre sang, ont encore le cynisme de venir souiller nos dépouilles et vomir sur nos tombes l'ignominie de leurs discours menteurs.

« Cette fois, le sang du juste a été coté haut. Ce n'est pas trente deniers que les Judas des peuples ont pu se partager. Ce sont des centaines de milliards. N'est-ce pas suffisant?

« Il faut croire, puisque, non content d'avoir sacrifié nos jeunes existences, d'avoir fait de nos corps vigoureux la putride bouillie que nous sommes, il faut encore qu'on profane nos cadavres, qu'on les exhibe comme des curiosités, qu'on les dresse comme des trophées, qu'on les promène comme des fétiches, qu'on les empile en tas pour en faire des estrades où les harangueurs et les fourbes viennent baver leurs mensonges effrontés et nous faire dire, à nous, les victimes, tout ce qui doit disculper les bourreaux.

« Avec leur jactance papelarde, habile aux inversions, ils prétendent nous faire endosser la responsabilité de leur crime, qu'ils glorifient en nous pour se glorifier. Ils espèrent, par ce subterfuge, nous associer à leurs méfaits, nous rendre complices de notre propre assassinat, nous faire approuver notre propre mort et proclamer que nous l'avons voulue.

« Et vous, qui nous avez connus, qui nous avez aimés, qui connaissiez nos sentiments, nos désirs, nos espoirs et notre amour de la vie, vous entendez cela et ne protestez pas. Vos bouches sont aussi closes et muettes que les nôtres. Pas un cri de vérité n'ose s'élever devant tant d'imposture pour flageller avec indignation l'impudence des assassins en leur criant en face : « Vous en avez menti!

Vous ne savez même pas faire respecter le grand silence de la mort, odieusement exploité par les criminels qui sont seuls à parler.

« Pourtant, vous savez bien qu'ils mentent et que ce n'est pas vrai que nous ayons voulu nous battre; que nous ayons voulu tuer et nous faire tuer; que nous ayons voulu mourir! Non! il n'est pas vrai que nous nous sommes battus pour la Patrie et pour le Droit des peuples. La Patrie, le Droit des peuples, l'Etat, la Nation, la gloire et autres balivernes, sont des mots ridicules et sans réalité. Cela n'existe pas, si ce n'est comme prétexte à nos assassins pour s'embusquer derrière. Mais nous, nous existions. Voyez maintenant ce que les imposteurs de la Patrie et du Droit des peuples ont fait de nous. *C'est avec ces mots homicides que vous répétez sans les comprendre, que vous honorez*

sans les connaître, qu'ils nous ont tués... que vous nous avez tués.

« Puisque devant tant de cynisme et de mensonge, personne n'ose élever la voix pour répondre aux discours indécents des menteurs officiels; puisque ceux-là qui nous ont envoyés au repos éternel, au nom de la Patrie, mais pour leurs intérêts, ne nous laissent même pas dormir dans la paix du néant où ils nous ont jetés; puisque le sacrifice et l'exploitation de notre jeunesse et de notre vie ne suffisent pas à satisfaire leur cupidité; qu'il leur faut encore l'exploitation de notre mort, le sacrifice de notre mémoire, la violation de notre volonté posthume, la pollution de nos corps inanimés et la complicité de notre exemple pour motiver et justifier des massacres futurs. Puisqu'ils nous évoquent, nous font sortir de nos tombeaux pour nous faire parler en leur faveur, contre la vérité, contre la vie, contre nous-mêmes! Nous parlerons!... Mais ce sera contre eux. Et puisque les vivants se taisent, nous protesterons, nous! les morts! pour la vérité et pour la vie, contre les menteurs et les assassins!

« Non! il n'est pas vrai que dix millions d'individus soient allés mourir volontairement pour des mots imbéciles qu'ils ne comprenaient pas! C'est faux! Ceux qui le disent en ont menti!

« Il n'est pas vrai que les morts soient glorieux! Ils sont morts et ne sont plus rien.

« Ceux qui glorifient si ostensiblement notre mort ne s'aperçoivent pas qu'ils laissent ainsi percer la joie qu'ils en ressentent et montrent imprudemment l'intérêt qu'ils y attachaient.

« En glorifiant notre mort, ils l'approuvent. Ils proclament qu'ils la considèrent comme avantageuse, utile, nécessaire. Ils avouent qu'ils y étaient intéressés et se désignent ainsi, niaisement, comme bénéficiaires de cette mort, qui est un crime, et dont ils ont encaissé le produit, sans regarder au prix qu'elle nous coûtait.

« O candeur de l'égoïsme humain! dont l'imbécile cruauté ne craint pas de célébrer sottement la mort d'autrui, parce qu'il en profite, sans se douter que cette

morale d'assassin contient, implicitement, l'aveu même de l'assassinat.

« Il n'est pas vrai non plus que notre mort soit un enseignement. Elle est un scandale.

« La course à l'abîme, au massacre, au néant, de la force colossale que nous représentions; qui pouvait, qui devait résister à sa destruction, n'est ni exemplaire, ni héroïque, ni glorieuse. Elle est méprisable, coupable, honteuse. Elle a, d'ailleurs, reçu de la nature la juste récompense qu'elle méritait : La mort!

« Il n'en peut résulter qu'un enseignement de faiblesse, de résignation et de lâcheté, bien fait pour encourager les coquins qui spéculent sur ces qualités négatives de la vie pour fonder la puissance de leur loi, négative des lois de la Vie.

« Car les lois de la Vie ne veulent pas la mort. Elles sont simples, claires, absolues et n'admettent que la Vie.

« Il n'était pas dans les lois de la Vie que dix millions de jeunes hommes vissent leur existence fauchée dans sa fleur pour le triomphe des combinaisons politiques, économiques, financières, industrielles et commerciales des dirigeants cosmopolites.

« Il n'était pas dans les lois de la Vie que toute la force immense, incluse en ces jeunes poitrines, en ces jeunes cœurs, en ces jeunes cerveaux, vint aboutir à cette vaine poussière qu'on disperse aujourd'hui et qu'on jette aux yeux des peuples pour distraire et tromper leur douleur.

« Il n'était pas dans les lois de la Vie que tant d'activité, de volonté et de pensée puissent venir aboutir à ces indécentes parades patriotiques, pour servir les sordides intérêts capitalistes des bandits de gouvernement.

« Les lois de la Vie voulaient que tous ces hommes vivants continuassent à vivre pour eux-mêmes et ne mourussent pas pour des mots. Elles voulaient qu'ils accomplissent leur mission vitale de conservation et de reproduction, telle qu'elle était écrite dans leur instinct, dans leur cœur, dans leur sens, et non telle qu'elle est écrite dans les codes des exploiters d'hommes.

« Elles voulaient qu'ils luttassent jusqu'à leur dernier souffle, pour conserver leur vie envers et contre tous, au lieu de l'aller livrer entre les mains scélérates des sacrificateurs de peuples, pour être immolée, à leur profit, sur l'autel de l'idole meurtrière qu'ils nomment : « Patrie ».

VII

Voilà ce que diraient les morts s'ils pouvaient parler avec leurs sentiments de vivants et non par la bouche de leurs assassins. Puisqu'on met tant de désinvolture à les faire parler en faveur de la mort, il était bon de retourner le procédé, en les faisant parler aussi, avec plus de logique et de vraisemblance, en faveur de la Vie.

Le moyen est inepte autant qu'odieuse. Mais les thuriféraires de la mort en ont tellement abusé qu'il faut bien leur montrer qu'on pourrait facilement, et plus véridiquement, le retourner contre eux.

C'est dans l'exploitation des « morts glorieux » que le cynisme canaille des dirigeants a dépassé toute mesure.

L'invention du « *poilu inconnu* » a été le chef-d'œuvre du genre; le dernier cri de la mystification grossière, flagorneuse et goguenarde dont les peuples sont dupes.

On a osé présenter à l'admiration de la foule anonyme le symbole injurieux de sa servitude et de son néant. Et la foule anonyme s'est prosternée, en l'adorant, devant ce signe désespérant de l'abjection de son destin, qui la condamne à rester la pourvoyeuse infâme des charniers capitalistes en poussant indéfiniment les victimes inconnues sous le couteau sanglant *des sacrificateurs trop connus*.

Pour un monument indécent qui flattait sa gloriole, toute une population en délire, stupidement sentimentale, incapable de sentir et de comprendre la dérision provocatrice de cette apothéose de carrefour, s'est attendrie, bêtement, à l'idée saugrenue d'être inhumée sous l'Arc-de-Triomphe, avec le « *Soldat inconnu* », d'y recevoir la visite distinguée des grands seigneurs de la guerre qui viennent s'agenouiller — non sans rire—

devant cette consécration audacieuse de leur crime, en lui apportant leur hommage gouaillieur. Quel honneur! Que ne donnerait-on pas pour une telle récompense?... Que pourrait-on regretter quand on l'a reçue?...

Et la farce est jouée! Grâce à cette basse pitrerie de bateleurs, à ce truc effronté de banquistes qui font le populo à l'esbrouffe par une mise en scène théâtrale et vulgaire, bien digne des gouvernements qui l'imaginent et des gouvernés qui l'applaudissent; toutes les victimes de la guerre sont payées et n'ont plus rien à réclamer.

Il n'y a plus qu'à régler la note aux promoteurs, aux profiteurs, aux égorgeurs de la guerre, quand ils se présenteront. On peut être certain qu'aucun de ces grands personnages ne voudrait manquer l'occasion de déposer gravement, pieusement, sa carte et sa facture, sur le tombeau symbolique et piteux de la *Dupe Eternelle*.

Comme si ce n'était pas assez, on a corsé le spectacle : « *La Flamme du Souvenir* » s'est allumée pour remémorer éternellement le triomphe du crime uni à la sottise.

« *L'appel des morts* » a retenti ironiquement et vainement dans le grand silence du néant. Aucun n'a répondu : Présent!

Où s'arrêtera-t-on dans la voie ignoble de ces mômeries funèbres, de ces évocations macabres, de ces duperies grotesques et révoltantes, destinées à idiotiser tout à fait des populations déjà si stupides, qu'elles prennent pour du respect cette exploitation scandaleuse des cadavres et ce galvaudage éhonté de la mort, qui ne sont qu'une insulte à la vie et un défi à la raison humaine?

Les vampires officiels du gouvernement ont joué des cadavres de leurs victimes avec une impudence si outrée, un charlatanisme si répugnant, qu'on pourrait, rien qu'en relevant les évocations effrontées et les apologues monstrueuses de la mort qui émaillent leurs écrits et leurs discours publics, démontrer leur rôle intéressé d'excitateurs systématiques et dresser contre eux le plus formidable, le plus écrasant et le plus décisif

des réquisitoires. Cette tâche incombe à la postérité qui l'accomplira, c'est certain, non sans frémir d'horreur et de dégoût.

VIII

Il est indubitable que les lois de la Vie n'admettent pas la guerre. Devant ce fait anormal, elles posent les intérêts biologiques de l'individu comme le substratum de tous les autres. Elles lui font un devoir de défendre sa liberté et sa vie contre tous les dangers qui les peuvent menacer, quel que soit le masque vénérable et prestigieux sous lequel ces dangers puissent se présenter.

Elles lui ordonnent de considérer la guerre, et l'autorité qui en est l'essence, et la Patrie qui en est le prétexte, comme la négation de lui-même, de sa liberté et de sa vie; de les combattre et de les détruire, comme ses pires ennemis. S'il agit autrement, s'il se laisse mener à la guerre, c'est-à-dire au massacre organisé par l'autorité des maîtres, l'individu se place en opposition directe avec la lutte vitale qu'il pratique à rebours; avec l'instinct de conservation, avec lui-même, avec la vie. Il ne lutte pas, il se livre. Il ne se défend pas, il s'immole; et la vie qu'il renie stupidement et lâchement, sans tenter un effort pour la défendre, le renie à son tour, en l'abandonnant à la mort qu'il ne sait pas éviter.

S'il est vrai que la loi de sélection naturelle résultant de la lutte vitale se manifeste par l'élimination des organismes inférieurs et la persistance des organismes supérieurs, il faut conclure que ceux qui vont si bénévolement se faire tuer pour la Patrie, l'Etat, le Droit des peuples et autres balançoires, sont des êtres inférieurs et impropres à la vie.

Incapables et indignes de vivre, ils ne sont bons qu'à être sacrifiés pour assurer la survivance des êtres supérieurs, plus intelligents, plus prudents, plus vigoureux et plus aptes à vivre, qui ont su les faire mourir à leur place, avec tant d'habileté...

N'est-ce pas, Monsieur Poincaré?.....